HAL
open science

Parfums et cosmétiques dans l'Egypte ancienne

Thierry Morant

▶ **To cite this version:**

Thierry Morant. Parfums et cosmétiques dans l'Egypte ancienne. Travaux & documents, 2010, Journée de l'Antiquité 2009-2010, 36, pp.97–108. hal-02184481

HAL Id: hal-02184481

https://hal.univ-reunion.fr/hal-02184481

Submitted on 21 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Parfums et cosmétiques dans l'Egypte ancienne

THIERRY MORANT
UNIVERSITE DE LA REUNION
CRESOI — EA 12

Dans l'Antiquité méditerranéenne, il était courant d'associer parfums, onguents et autres cosmétiques à la beauté des Egyptiennes. Ces femmes avaient la réputation d'être les plus belles du monde, et leurs parfums, si l'on en croit Pline le Jeune[1], étaient les plus réputés du monde antique.

Deux millénaires se sont écoulés depuis que l'Egypte est passée sous la domination romaine, et la réputation des Egyptiennes et de leurs cosmétiques est restée vivace. Certes, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle et l'expédition d'Egypte menée par le général Bonaparte, le monde ancien égyptien a été oublié, à l'exception toutefois d'une petite caste de savants lettrés, souvent grands voyageurs (que j'évoquerai ultérieurement). Mais que d'allusions depuis. Du *Roman de la momie* de Théophile Gautier à *Sinouhé l'Egyptien* de Mika Waltari, la littérature regorge de descriptions de personnages tous plus séduisants les uns que les autres. Le cinéma n'est pas resté insensible à cette société qui avait tous les ingrédients du merveilleux : une écriture incompréhensible au non-initié, un panthéon peuplé de créatures toutes plus étonnantes les unes que les autres, et des destins individuels suffisamment exceptionnels qui ne pouvaient que séduire cette industrie dès ses origines. Il serait fastidieux, et hors de propos, de faire le tour de la foisonnante production de films se rapportant à l'Egypte ancienne. Nous nous contenterons de rappeler que dès la découverte du tombeau de Toutankhamon par Howard Carter en novembre 1922, la jeune industrie du film s'empara de l'histoire du pharaon le plus célèbre du monde qu'elle exposa au travers du film « Dancer of the Nile » tourné en 1923 aux Etats-Unis par Ferdinand Pinney. Le succès de l'Egypte au cinéma a été continu jusqu'à ces dernières années où le cinéma français mit en scène l'histoire de l'intrépide petit gaulois Astérix sur les rives du Nil, production dérivée de la célèbre bande dessinée de Goscinny et Uderzo.

Dans cette foisonnante production cinématographique, un trait ressort avec constance : celui de l'incroyable beauté de ces reines et autres courtisanes royales, et l'art consommé du maquillage, dont l'actrice la plus représentative fut sans nul

---

1 Pline le Jeune, cité par Mohamed Shimy, *Parfums et parfumeries dans l'ancienne Egypte, de l'ancien Empire à la fin du nouvel Empire*, Thèse, In-8, 538 p., broché, Lille, 1997.

doute Elisabeth Taylor, qui incarna Cléopâtre dans le film éponyme de J. Mankiewicz tourné en 1963. De ce film, qui traitait avec beaucoup de légèreté de la dernière des Lagides, on retiendra surtout l'extraordinaire beauté du pharaon, dont chacun, à la suite de Pascal, sait que son nez était tel que la face du monde en eût été changée s'il avait été plus court.

Elisabeth Taylor, maquillée à outrance, représentait-elle la réalité du quotidien d'une femme égyptienne au cours des 3000 ans de la période antique ? C'est ce que notre époque voudrait bien nous faire croire. Il y a une vingtaine d'année, une entreprise de cosmétiques mettait sur le marché un savon nommé « CLEOPATRA ». Dans le spot publicitaire qui allait envahir les écrans du monde entier, l'entreprise se proposait de nous faire partager les secrets qui faisaient de ces femmes les plus belles du monde.

Doit-on considérer les cosmétiques, parfums, onguents, baumes et autres fards comme des produits destinés uniquement à faire de ces femmes des êtres toutes plus séduisantes les unes que les autres ? S'agit-il, dans notre société occidentale fascinée par la beauté féminine, de plaquer nos désirs et autres fantasmes sur cette société antique ? Les femmes étaient-elles les seules à utiliser ces produits cosmétiques ? Voilà quelques questions auxquelles notre déambulation dans le passé va tenter d'offrir quelques réponses, en nous appuyant sur un sujet qui a suscité de nombreuses publications ces quinze dernières années.

Lorsqu'en ce début de XXIe siècle, le touriste déambule dans les rues du Caire, il ne peut qu'être étonné de la multiplicité des odeurs qui l'entourent. Si certaines l'agressent, d'autres le ravissent ou l'étonnent, elles ne sont que la trace d'une sollicitation des sens qui remontent à la plus haute antiquité.

D'OU PROVIENNENT LES PARFUMS ET AUTRES SUBSTANCES COSMETIQUES ?

L'art des parfums naquit peut-être sur les rives du Nil, il y a plusieurs millénaires. Kemet, ou Kêmi, ce qui signifiait « La Noire ou le Pays Noir »[2] était un des termes désignant l'Egypte dans un lointain passé. De ce mot est né celui de « al-kîmiyâ », probablement d'origine gréco-égyptienne, qui donna alchimie, puis plus tard chimie.

Dès les débuts de l'Ancien Empire, des documents essentiellement épigraphiques faisaient état de baumes et d'onguents, d'huiles parfumées destinés à raffermir la peau et à embellir la chevelure, souvent artificielle d'ailleurs, chez les puissants.

---

2 Christian Leblanc, « Kemet, ou la naissance des parfums et des cosmétiques », *Parfums et cosmétiques dans l'Egypte ancienne*, catalogue de l'exposition 2002, Paris, Marseille, Le Caire, p. 38.

Employés tous les jours, et évidemment à l'occasion des grandes fêtes, ces produits multiples et variés furent abondamment utilisés. D'autres sources nous indiquent une utilisation importante lors des cérémonies religieuses et funéraires. Il faut se rendre à l'évidence. Contrairement à ce que l'on observe de nos jours, les cosmétiques n'étaient donc pas que des produits de beauté. Quels furent donc, dans ces conditions, ces produits que les Egyptiens s'évertuaient à posséder, à utiliser, comme si leur vie en dépendait ?

Ils nous sont indirectement connus par plusieurs sources. La première et la plus abondante, mais d'une interprétation parfois délicate, nous est livrée par une iconographie considérable sur les murs des temples et des tombeaux. Alire Raffeneau-Delile et Hypolite Nectoux, qui accompagnèrent Bonaparte en Egypte, rédigèrent un riche chapitre sur les espèces végétales[3] dans la *Description de l'Egypte.* Deux siècles plus tôt, Prosper Alpin[4] avait rédigé un ouvrage sur les plantes d'Egypte, dans lequel il recensait encore des végétaux qui existaient en grand nombre cinq mille ans plus tôt. C'est ainsi que le sycomore, l'acacia, le tamarinier, le baumier, le sambac et tant d'autres, avaient été relevés par le botaniste, sans oublier évidemment le lotus, présent partout sur les représentations iconographiques, et plante oh ! combien emblématique de ces contrées. D'autres, comme le liquidambar d'Orient, les thérébinthes à résines avaient déjà presque disparu des rives du Nil en raison de la sécheresse plus importante au XVIe siècle de notre ère qu'aux temps de l'Ancien Empire, mais aussi du désintérêt des populations pour ces végétaux dont elles avaient perdu progressivement l'usage.

Toutes les substances végétales n'étaient pourtant pas récoltées dans le royaume des pharaons. Certaines provenaient de contrées lointaines, soit sous forme brute, soit en tant que produit déjà transformé. Le ladanum, qui était une gomme résine de couleur noire, provenait probablement de l'île de Crête, peuplée par les Cistes. D'autres essences étaient originaires des rives de l'Euphrate, d'une Mésopotamie également connue au quatrième millénaire avant JC pour son encens et autres huiles parfumées, ou encore du pays de Pount, aux confins méridionaux de l'Egypte. Par ailleurs, la Judée produisait un baume à base d'asphalte, utilisé aux époques tardives pour l'embaumement des corps.

Ces huiles et résines convergeaient vers les rives du Nil, transportées en jarres, souvent semblables, et ne se différenciaient que par l'apposition d'une étiquette rectangulaire, en bois, en os ou en ivoire d'éléphant, qui en indiquait le contenu.

---

3 Christian Leblanc, idem, p. 39.

4 Prosper Alpin, *Plantes d'Egypte*, 1581-1584, rééd. IFAO, 2007.

DES SECRETS DE FABRICATION ENCORE BIEN GARDES

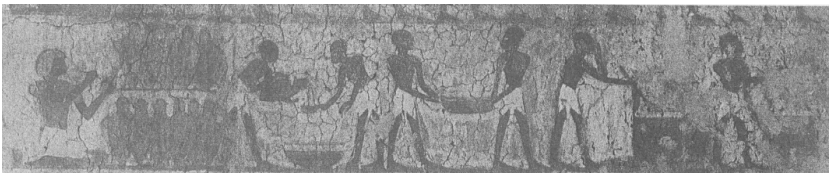
La préparation de substances parfumées obéissait, en Egypte, à des pratiques très codifiées. De nombreuses officines disséminées dans la vallée du Nil fabriquaient ces produits très utilisés dans la vie quotidienne, en plus des fabrications à but religieux réalisées dans les temples. Les procédés de fabrication ne devaient pas être tout à fait identiques selon que la finalité était sacrée ou profane, et il nous est assez malaisé de les décrire en détail, puisque les seules sources importantes dont nous disposons proviennent des laboratoires des temples pendant la période ptolémaïque, en particulier celui d'Edfou.

La base de ces produits était essentiellement végétale, et était l'objet de cultures et de soins attentifs de la part des Egyptiens.

En dehors des résines, que nous avons évoquées précédemment, les fleurs étaient les végétaux les plus utilisés en raison de leurs parfums remarquables. Le lotus bleu, bien sûr, mais aussi les bleuets, coquelicots, anémones, camomilles, roses trémières, chrysanthèmes, marguerites et même les rares roses du Sinaï.

Après la récolte se déroulaient les opérations préliminaires de pressurage et de broyage, décrites dans une scène observable située sur le plateau de Guizeh, dans le mastaba de Nebenmakhet[5], qui vivait pendant le règne des souverains de la quatrième dynastie (2775 – 2665). On y voit des hommes occupés à tordre un sac empli de végétaux pour en extraire une substance récupérée dans un récipient placé au-dessous. Cette scène se retrouve dans de nombreux autres tombeaux, à travers toute l'Egypte, ce qui dénote son importance.

Dans la tombe d'Amenmes, vivant sous le règne d'Amenothep III (1387-1350), on observe une scène plus complexe. Au centre de l'image, plusieurs ouvriers occupés à mélanger des ingrédients, pendant que d'autres mènent à bien la cuisson sur la droite.



Tombe d'Amenmes, Gournah, XVIIIe dynastie, règne d'Aménophis III

Dans l'Egypte ancienne, la distillation des végétaux n'existait pas. Elle ne fut introduite dans le pays qu'au début de notre ère, par les Romains. Les hommes

---

5 Mohamed Shimy, « Préparation des substances parfumées dans l'Egypte ancienne », *Parfums et cosmétiques dans l'Egypte ancienne*, catalogue de l'exposition 2002, Paris, Marseille, Le Caire, p. 76.

préparaient leurs produits, dans les périodes les plus anciennes, par décoction aqueuse. Puis, pour obtenir des résultats plus efficaces, les Egyptiens utilisèrent la cuisson des mélanges, que l'on appelle également coction, laquelle était réalisée en associant les végétaux et un support d'origine résineuse ou huileuse. Sur le feu, et en mélangeant sans relâche, on obtenait progressivement une pâte parfumée dont les résultats étaient durables. Une fois le produit fini, les parfumeurs le déposaient dans des jarres pour le transport et le stockage, notamment dans les magasins des temples. C'est ce que l'on observe sur l'image, dans la partie gauche. Un dernier artisan, couvert d'une perruque, ce qui dénote probablement son importance, note scrupuleusement sur des étiquettes la composition du contenu du récipient. Comme toujours en Egypte, l'écrasante bureaucratie était présente ; les responsables des stocks étaient tous plus nombreux les uns que les autres, et portaient les titres de « directeur des huiles », « directeur des huiles des deux Palais », « directeur des huiles du palais royal », « directeur des huiles des ornements du roi »[6].

Lorsque les quantités produites étaient suffisantes, les Egyptiens, comme pour tous les autres produits, organisaient le troc des surplus.

L'UTILISATION DES COSMETIQUES DANS LA VIE QUOTIDIENNE

De nombreux scientifiques travaillent maintenant aux côtés des égyptologues pour leur apporter un précieux concours. Sans leur aide, sans leur savoir, ces aspects de la vie quotidienne seraient à jamais perdus. Botanistes, qui identifient les plantes utilisées, d'après les représentations iconographiques, chimistes et physiciens qui analysent le reliquat de certains flacons, soit en prélevant de microscopiques restes, soit en recourant à la chromatographie et à la spectrométrie infrarouge leur permettant d'identifier la nature des graisses, du miel ou des huiles entrant dans la composition de ces produits.

Dans l'Egypte ancienne, un peu comme à notre époque, ces produits étaient réputés offrir la beauté, et une certaine protection solaire. L'usage des cosmétiques était généralisé. Et de ce fait, il touchait au moins autant les hommes.

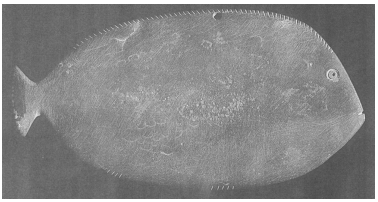
Etre belle était une préoccupation essentielle des femmes égyptiennes. Le mot beauté se disait « *néfer* ». Comment oublier que parmi les reines les plus célèbres figuraient Nefertari (la plus belle de toutes), première grande épouse royale du Pharaon Ramsès II (1279-1212), ou encore Nefertiti (la Belle est venue), grande épouse royale d'Amenhotep IV, le futur Akhenaton (1350-1333). Nous pouvons admirer un buste de Nefertiti au musée de Berlin qui montre que le qualificatif, en ce qui concerne cette reine, était loin d'être usurpé. Nous n'évoquons que deux personnages parmi les plus célèbres de cette histoire, mais

---

6 Mohamed Shimy, *idem*, p. 78.

nombreuses furent les reines dont le nom d'épouse comportait cette composante, *néfer*, soit sous cette forme soit sous une forme dérivée.

Même si l'on peut se douter que le choix du nom d'épouse obéissait à d'autres critères que celui de l'évocation de la beauté, vraie ou supposée, de la détentrice, il n'y a pas de raison de penser que la Thébaine, la Memphite ou plus encore l'Alexandrine de la basse époque, souvent présentée de façon sulfureuse, n'aient pas cherché à se valoriser en recourant à l'utilisation de produits cosmétiques. De nombreux objets, parvenus jusqu'à notre époque, sont là pour en témoigner : la palette, qui servait de support à des mélanges préparatoires à la confection des baumes, des balsamaires, plus ou moins élaborés et décorés, parfois, de façon suggestive, des cuillers à fards permettant de prélever les substances dans les pots avant de les appliquer.



Palette en forme de poisson, époque de Nagada, vers 3600 – 3200, Louvre

Cuiller « à fard » jeune fille nageant, XVIIIe dynastie, vers 1350, Louvre

Pour être plus belle, l'Egyptienne de la haute société ou gravitant autour (c'était le cas de la domesticité), recourait à des artifices visant à la rendre plus désirable, et qui traversèrent les époques.

Ce fut le cas du Khôl, ou Kohol. Ce produit, conservé dans de petits récipients de pierre ou de verre, pouvait être de plusieurs types : dans les temps les plus reculés, les Egyptiens utilisèrent la galène, minéral de couleur noire, lequel, réduit en poudre, permettait de souligner le contour des yeux et les sourcils.

Les Egyptiens anciens utilisèrent aussi la malachite, de couleur verte, et aussi la cérusite pour rendre les teintes plus claires. Mais pour le commun des mortels, qui lui aussi utilisait abondamment le khôl, il s'agissait la plupart du temps de carbone pilé, probablement issu du charbon de bois. Cette dernière remarque appelle réflexion. Même si la volonté de s'embellir a été un des soucis du genre humain depuis la nuit des temps, l'utilisation quasi-générale de khôl répondait probablement à des préoccupations autres qu'esthétiques. Il semblerait que ces produits, convenablement dosés, aient eu une action prophylactique, nécessaire dans un pays où le soleil et la sécheresse étaient une des composantes essentielles du milieu, mais aussi pour se protéger d'infections assez fréquentes dans les zones marécageuses des bords du Nil et du delta. Nous pouvons quand même être très

surpris d'une utilisation pharmaceutique de produits qui sont classés de nos jours parmi les substances dangereuses. La galène, dont nous signalions l'utilisation précédemment, correspond à ce que nos chimistes qualifient de nos jours de sulfure de plomb, substance dont tout le monde connait le caractère dangereux pour la santé humaine. Il semblerait donc que nos préparateurs égyptiens savaient doser ces produits pour les rendre non toxiques, voire pour enrichir une pharmacopée très réputée dans le monde antique, comme nous le signale le papyrus Ebers, rédigé probablement sous le règne du pharaon Aménothep 1er (1525-1504), au tout début du Nouvel Empire. Ce sont les conclusions auxquelles sont arrivés les chercheurs de la faculté de pharmacie de l'université de Paris XI[7]. En tout cas, force est de constater le résultat très spectaculaire de ce maquillage oculaire, dont les traces les plus anciennes nous ramènent à plus de 4000 ans av. J.-C.

Les yeux ne furent pas les seules parties du visage à faire l'objet d'attention chez les Egyptiens. L'ocre rouge fut utilisée pour souligner la carnation des lèvres, ou encore rehausser l'éclat des joues. Le henné, comme de nos jours, fut utilisé pour colorer les mains et la chevelure. Et l'on recourrait aussi aux pommades et aux onguents, lesquels recouvraient parfois en couches épaisses des peaux que l'on voulait protéger de l'agression solaire.

Enfin, un grand soin fut apporté à la coiffe, signe d'appartenance sociale. Ces perruques, souvent faites de cheveux naturels, et dont le style a évolué au fil du temps, étaient enduites d'huiles parfumées. Les crânes, des hommes ou des femmes, pouvaient être rasés, notamment pour les grandes occasions. Les perruques étaient alors fixées sur le crâne avec de la cire d'abeille.

LES COSMETIQUES ONT SURTOUT UNE SIGNIFICATION RELIGIEUSE

Nous n'évoquerions pas complètement l'histoire de ces parfums et cosmétiques dans l'Egypte ancienne si nous ne nous arrêtions pas sur les aspects religieux qui sous-tendaient leur utilisation.

Ces huiles parfumées servant les cultes étaient qualifiées de canoniques ; il s'agissait essentiellement des huiles funéraires dont on connaît l'existence et l'utilisation par de multiples sources : Textes des Pyramides, Rituel de l'ouverture de la bouche, Livre des morts et Rituel de l'embaumement pour les plus importants. Pour autant, ces huiles chroniques apparaissaient dans des aspects des rituels religieux comme celui du culte divin journalier, voire dans le sacre et le renouvellement royal.

---

7 P. Walter, P. Martinetto, G. Tsoucaris, M. Anne, J-L. Lévèque, E. Doorryhée, « Les formulations cosmétiques à base de plomb de l'Egypte ancienne », in *Sciences chimiques*, n°79, mars 2003.

Cela commençait, tous les jours, dans tous les temples d'Egypte, par la toilette journalière des dieux. Il s'agissait de rituels de purification, et d'onctions de fards et d'huiles parfumées, après avoir lavé et habillé la statue du dieu. Ces huiles permettaient, au travers de son image et de sa force, de régénérer chaque jour le dieu honoré. Dans le culte d'Horus, les prêtres procédaient à des fumigations, à l'aide d'un brûle-parfum, et portaient au front du dieu ces substances. Les huiles étaient perçues comme les sécrétions du dieu solaire et pénétraient les chairs. La vie renouvelée du dieu procédait donc de cet acte journalier. Les parfums utilisés lors des cérémonies religieuses dépendaient du moment de la journée : essences fraîches le matin, effluves puissants de la myrrhe à midi, parfums entêtants de fleurs le soir.

En dehors des dieux, et pour autant que nous le sachions, toutes les substances employées n'avaient qu'un but : aider le défunt à renaître. Leurs qualités prophylactiques, soulignées par des écrits anciens, en dehors de toute interprétation religieuse, se mêlaient alors avec des qualités magiques, et préservaient ainsi le corps de tout anéantissement. Le défunt, assimilé à Osiris, s'incarnait alors en son successeur, Horus-Rê. Selon l'anthropologue Annick le Guérer[8], les parfums et les fards occupaient une place particulière dans une culture fascinée par l'immortalité : « En empêchant la putréfaction du défunt et en lui communiquant une bonne odeur, les rituels d'embaumement sont destinés à faire de lui un "parfumé", c'est-à-dire un dieu ».

C'est ainsi que le rituel de l'embaumement obéissait à des rites extrêmement précis qui ne se résumaient pas, loin de là, à la simple éviscération et au fait d'envelopper de bandelettes le corps du défunt. En fait, il y avait tout un rituel qui préparait le mort à ressusciter. On peut noter que des attentions particulières entouraient la tête qui était parfumée avec de l'ânti pour qu'elle sente bon, c'est-à-dire le nom donné à la myrrhe lorsqu'elle était préparée pour être la substance odorante à portée magique. A partir de la troisième période intermédiaire (entre 1075 et 664), de façon attestée, on retrouve sur les momies des petites pastilles de cire qui obstruaient les différents orifices. Puis on appliquait sur les corps des linges et des bandelettes que l'on enduisait très généreusement d'huiles parfumées en même temps que l'on récitait des paroles magiques censées aider le défunt à retrouver la vie, en tant qu'Horus-Rê. Des opérations du même type étaient effectuées sur le reste du corps, en commençant par une aspersion d'huiles parfumées et d'onguents multiples. On en comptait au moins 10, dont les 7 huiles canoniques.

Pour l'embaumement du pharaon Toutankhamon, Christiane Desroche Noblecourt indique que les prêtres embaumeurs avaient versé presque sans limite

---

8 Annick le Guérer et Dominique Ropion, *Sur les routes de l'encens*, Ed. du Garde-Temps, 2001.

des huiles et des onguents « pour qu'ils redonnent au corps presque squelettique ses chairs d'autrefois »[9]. Les viscères du défunt avaient été comme de coutume déposés dans les vases canopes, remplis pour complément d'huiles canoniques. Il importait par dessus tout de conserver le corps et tous ses organes dans un état lui permettant d'arriver à sa seconde vie, quand bien même ces différents composants seraient-ils séparés. D'ailleurs, la quête d'Isis ne consistait-elle pas en une réunification des morceaux éparpillés du corps d'Osiris, lui permettant ainsi de vivre dans le royaume des morts ?

Une attention particulière était apportée aux ongles des pieds et des mains, et au-delà aux extrémités des quatre membres. Une partie du rituel est décrite sur le Papyrus du Louvre 5.158. Sept personnages apportent les sept huiles qui vont permettre au défunt de retrouver l'usage de ses jambes dans le royaume d'Osiris. Ce rituel très complexe se termine toujours par la formule : « Tu revis, tu revis pour toujours, tu es de nouveau jeune, tu es de nouveau jeune, à jamais »[10].

Enfin, dans un monde où la vie et la mort étaient si intimement entremêlées, où la grossesse et l'accouchement étaient des opérations à haut risque, l'utilisation d'huiles parfumées est attestée pour les femmes enceintes, ce que rappelle la forme très évocatrice de certains récipients. A l'évidence, une naissance dans de bonnes conditions était le signe d'une protection des dieux, et il convenait de conjurer le sort en recourant à des produits conservés dans des récipients décorés comme tels (ci-après, fiole anthropomorphe à l'apparence d'une femme enceinte, Calcite gravée et polie, Nouvel Empire ou antérieur, provenance inconnue, Musée du Caire).

Etre dépositaire de parfums prenait alors toute une dimension mystique. L'accès au paradis d'Osiris obligeait l'Egyptien de toute condition à s'en rendre possesseur. Au cours de fouilles effectuées à Guizeh, Zaki Hawass, Directeur des antiquités du plateau de Guizeh mit « à jour le squelette d'une femme qui tenait dans une main un beau petit vase. Ce dernier était rempli d'un parfum destiné à être utilisé dans l'au-delà »[11].

---

9 Christiane Desroches Noblecourt, *Toutankhamon. Vie et mort d'un pharaon*, Paris, 1977, p. 262.

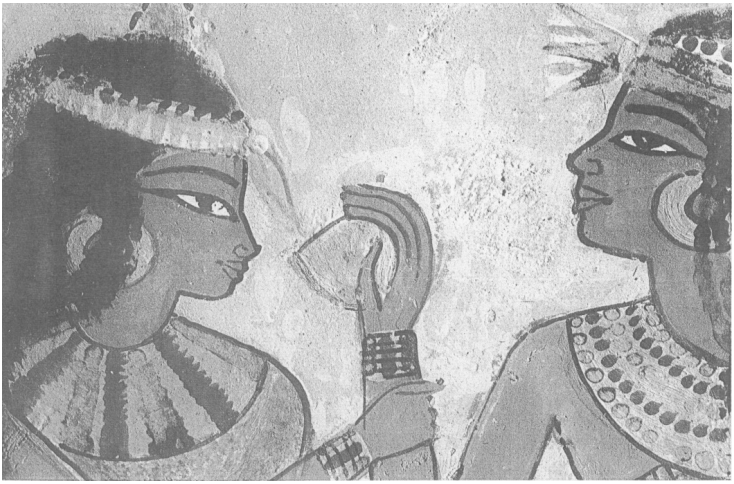
10 Mohamed Shimy, *Parfums et parfumeries dans l'ancienne Egypte, de l'ancien Empire à la fin du nouvel Empire*, Thèse, In-8, 538 p., broché, Lille, 1997, p. 96.

11 Zaki Hawass, « Etre belle au temps des pharaons », *Parfums et cosmétiques dans l'Egypte ancienne*, catalogue de l'exposition 2002, Paris, Marseille, Le Caire, p. 90.

Les aspects religieux ne s'arrêtaient pas à l'utilisation de parfums durant des rituels très anciens et très complexes. Les autres fards étaient aussi utilisés pour d'autres raisons qu'accroître la beauté.

Dans la mythologie égyptienne, Horus combattit son oncle Seth, responsable de l'assassinat et du démembrement de son frère Osiris. Horus perdit un œil au combat, et se maquilla pour retrouver sa beauté et son intégrité. C'est l'œil Oudjat. Dans les premiers temps de l'histoire égyptienne, le fard oculaire était vert, couleur qui évoquait la jeunesse, la régénération, la vie, la végétation. A partir de la Ve dynastie, la couleur noire s'imposa définitivement. Mais la signification ne changea pas de sens. Noir en Egypte ancienne était marque de vie. Le limon noir se déposait pendant la crue et favorisait la renaissance de la nature dès la décrue, la fertilité des terres, la prodigalité des dieux. C'est l'œil noir d'Horus sous sa forme animale, le faucon, que les Egyptiens recréaient lorsqu'ils utilisaient le Khôl chaque matin.

Enfin, je voudrais signaler l'existence d'une erreur encore communément véhiculée, malgré des mises au point définitives des spécialistes de la question. A partir du Nouvel Empire (après 1550), il était fréquent de voir apparaître sur les murs des temples et des tombeaux des représentations d'hommes et de femmes sur la tête desquels était représenté un petit cône de parfum.



Jeunes femmes humant le parfum d'une mandragore lors d'un banquet funéraire
Tombe de Nakht, Gournah, XVIIIe dynastie, règne de Touthmosis IV (?)

Encore nombreux sont les « égyptologues » qui expliquent que ce cône était destiné à fondre progressivement sur la tête de ces belles, enduisant ainsi les perruques, et que le surplus coulait ensuite sur leur peau pour les parfumer. Un peu de connaissance du climat égyptien et surtout de bon sens détruisent irrémédiablement cette interprétation.

Penser que l'Egypte, dans l'antiquité, comme de nos jours d'ailleurs, était un pays dans lequel il faisait continuellement beau et chaud, n'est tout simplement pas conforme à la réalité. Plus encore, imaginer que l'inconfort d'une substance huileuse coulant dans les perruques et le long du corps aurait pu être aisément supporté par ces gens nous semble farfelu, sans évoquer le numéro d'équilibriste auquel ces femmes auraient dû se soumettre pour vaquer à leurs obligations journalières sans faire tomber cet accessoire.

Il s'agit ici bien évidemment d'une représentation symbolique qui, selon Philippe Walter[12], chercheur au C2RMF[13], pourrait être l'équivalent de l'auréole dans l'iconographie chrétienne. Je laisse à ce chercheur, qui n'est pas historien, la responsabilité d'une comparaison qui ne me semble pas opportune, mais il ne faut en effet pas attacher à cette image autre chose qu'une valeur religieuse. Il s'agissait d'une représentation iconographique de l'atmosphère enfumée et parfumée dans laquelle les Egyptiens évoluaient, pensaient-ils, dans leur seconde vie.

---

12 Philippe Walter, cité par Anne Egger, « Du khôl, de la myrrhe et de l'encens », *Sciences et avenir hors série*, 2009.

13 Centre de Recherche et de Restauration des Musées de France.

Au terme de cette communication, quelques points importants ont été mis en lumière. L'usage des cosmétiques, pris au sens large, recouvrait largement la vie de tout Egyptien, du premier au dernier d'entre eux. Mais, si nous avons largement insisté sur l'utilisation dans la vie quotidienne de ces produits par les femmes, il n'y a aucun doute sur l'emploi par les hommes des mêmes produits, avec la même fréquence. S'agissant de parfums, un point maintenant peut être évoqué. Les Egyptiens anciens pensaient-ils que leurs parfums sentaient bons ? Voilà probablement une question qui restera à jamais sans réponse. D'abord parce que les odeurs et les perceptions ont dû évoluer au cours des 3000 ans de l'histoire égyptienne antique, voire des 4000 ans si l'on remonte, sans grande connaissance d'ailleurs, à l'époque prédynastique. Ensuite parce que notre perception est très différente de la leur, et que sur ce sujet plus que sur tout autre, nous projetons nos fantasmes d'hommes et de femmes contemporains. Paul Faure n'a-t-il pas écrit que « la réputation des parfums est comme celle des aphrodisiaques : presque entièrement dans l'idée que l'on se fait d'eux »[14]. En fait, au-delà d'un simple usage esthétique auquel nos contemporains sont très sensibles, il faut mesurer le degré très avancé de l'interpénétration des aspects religieux et profanes. L'Egyptien ancien était un être qui vivait dans un monde où le sacré était essentiel, un être pour qui il était indispensable au terme de sa vie terrestre de se préparer à sa seconde vie, dans ce que nous appelons peut-être improprement le paradis d'Osiris. Et pour y parvenir, l'usage des cosmétiques, fards, onguents, et autres pommades lui était indispensable.

---

[14] Paul Faure, *Parfums et aromates dans l'Antiquité*, Paris, Fayard, 1991, p. 16.